

“ Dans ce pays où, pendant des millénaires, seuls les sages eurent le droit de parler, – écrit le grand auteur malien Amadou HAMPÂTÉ BÂ – dans ce pays où la tradition orale a eu la rigueur des écrits les plus sacrés, la parole est devenue sacrée. Dans la mesure où l’Afrique noire a été dépourvue d’un système d’écriture pratique, elle a entretenu le culte de la parole, du ‘verbe fécondant’ ”<sup>1</sup>.

Je suis sûre que tous ceux qui jettent un regard, même distrait, sur le titre de ce numéro de notre revue, “Pouvoirs de la Parole”, ont tout de suite pensé à l’Afrique et à ses cultures traditionnelles, fondées sur l’oralité et sur la sacralité de la parole.

En effet, c’est l’Afrique qui domine, à commencer par les études linguistiques qui s’étalent du Maroc (avec une analyse extraordinairement ponctuelle et approfondie de Fouzia BENZAKOUR concernant les enjeux symboliques-identitaires et culturels du français en terre marocaine) jusqu’à Madagascar et à sa parole traditionnelle, sa transcription de l’oralité qu’étudie Dominique RANAIVOSON, avec son “double registre de la fidélité et de la transformation” et des références détaillées à la parole traditionnelle du *kabary*.

Le nom de SENGHOR – qui a tant contribué à la célébration de la parole (africaine et poétique) – ne pouvait pas manquer dans cette livraison, même si Martin MÉGEVAND nous en offre un point de vue inédit, à savoir celui de Wole SOYNKA qui – parti, comme on le sait, d’une position polémique à l’égard de SENGHOR, finit pourtant, “au nom des pouvoirs de la parole et du geste de Senghor [...], par accepter l’héritage de sa poésie”.

Deux essais cependant, celui de Virginie BRINKER et celui de Maria Benedetta COLLINI, prouvent – par leurs renvois à l’aphasie, au cri, au silence – la crise profonde

<sup>1</sup> Amadou HAMPÂTÉ BÂ, *Vie et enseignement de Tierno Bokar, le Sage de Bandiagara*, Paris, Seuil, 1980, p. 125.

dont est frappée la parole africaine. Il s'agit d'une constatation sans doute inévitable si l'on se penche, comme le fait Virginie BRINKER, sur l'indicible d'un génocide (celui des Tutsi au Rwanda) et sur ses écritures; cependant, même dans un cas si extrême, la parole peut renaître de l'indicible même, une parole capable de "faire bruir le silence".

Mais c'est dans les romans de Léonora MIANO, qu'étudie Maria Benedetta COLLINI, qu'on assiste à une dévalorisation de la parole africaine actuelle: oublieuse des paroles sacrées des ancêtres, elle est taxée de superficialité, d'hypocrisie, de cynisme manipulateur, en constituant une entorse à la tradition; il vaut mieux donc se confier au silence, avant de trouver un jour (au-delà donc de la diégèse romanesque) la capacité de réinventer la parole, et de se réinventer, sans oublier les traditions.

Le pouvoir de la parole réapparaît certes dans l'article que Francesca PARABOSCHI consacre à Raphaël CONFIANT: mais il s'agit alors d'une parole multiple, d'un mélange linguistique et identitaire qui dit le croisement, l'enchevêtrement, le composite.

On peut retrouver alors "la parole qui fascine les poètes", qui fascine Jacqueline DE CLERCQ, laquelle généreusement partage avec nous son enchantement pour la magie vivifiante de la parole.